



Poseur de tombes

par Jacques Ancet

*...un dangereux poseur de tombes
tombeur de rimes...*

Charles Dobzynski, *La Mort, à vif*.

Et si Charles Dobzynski était l'un de nos rares poètes baroques d'aujourd'hui ? L'un de ceux qui ne cessent d'affronter la vision de la mort à l'œuvre au cœur de la vie et d'en être bouleversés au point de faire de leur poésie ce bouleversement même ? Car, à lire ce parfait décasyllabe au seuil de son nouveau livre¹ – “Je vis ma mort et ma mort vit en moi” –, comment ne pas penser aussitôt à une grande voix du passé dont la noirceur nous est pourtant proche et fraternelle : celle de Francisco de Quevedo :

*Chaque heure est la pelle, chaque moment
qui pour un prix de tourments et de peines,
creuse au cœur de ma vie mon monument.²*

Cette omniprésence de la mort, Charles Dobzynski, la décline au fil des dix sections de cet ensemble, dont chacune est un angle d'attaque (au double sens) différent et complémentaire. La mort vue du dehors, vue du dedans, le journal de bord, la lamentation, l'imprécation, l'humour noir se partagent tour à tour ces pages dont la variété des formes d'écriture, de prose au vers libre en passant par le vers compté et même rimé, multiplie les échos. Le tout traversé et tenu par ce ton où le sarcasme le dispute à la gravité, la rage de la résistance à la tentation du désespoir.

Constat de la toute puissance de la mort et de la disparition sans appel, ce livre est donc en même temps le refus de céder à l'angoisse du néant. Et, avant tout, par la prise de distance que suppose un humour noir corrosif et partout présent, dont le jeu avec les mots est l'une des principaux ressorts : “alors il a fallu se battre corps à corps / mort à morsure / à l'âme blanche, à l'âme noire...”; “Que clique la denture / de mon mordinateur”; “le service commencera / par les morts-d'œuvre”, etc.

Mais qu'on ne s'y trompe pas : le jeu de mots ici est tout sauf gratuit. C'est, en effet, de ce travail sur la langue que se nourrit la force de cette poésie qui, dans la violence de ses images, ne craint pas d'associer le vocabulaire le plus contemporain, dans ce qu'il a souvent de plus déshumanisé, aux références religieuses les plus anciennes : “J'en appelle au Juge suprême / Moïse / l'Égyptien guide des Hébreux / juché sur le Mont Sinaï / muni de l'édition princeps / des Tables de la Loi. / Mon portable émet ses messages / au-delà du mur de Sion / et capte les ondes fossiles / des voix des cris des malédictions / des S.O.S. sans retour”. Or, s'il est toujours question de la mort, si on parle d'elle, c'est parfois elle-même qui parle et les visions deviennent hallucinantes :

...
*stupéfiant absolu
qui tourne l'œil contre la vue
je trimballe dans ma trousse
le stéthoscope des hallucinations
les poupées vaudou percées d'épingles
nerfs tramés en toiles d'araignées*



*je vous le dis fumez ce joint
c'est celui qui disjoint
déconnecte le corps de l'âme
le blanchiment que je pratique
ne sert vraiment qu'à camoufler le noir
de toute vie dilapidée*

À ce constat désespéré auquel fait écho l'image du Cavalier de l'Apocalypse ("... il m'a vissé son masque de verre / à l'intérieur duquel subsiste / un lambeau tuméfié de l'infini...") répond pourtant, par-delà le refuge de la pirouette et du sarcasme, la vision frontale de l'insupportable. Comme dans l'impressionnant kaddish de la chambre à gaz qui leste de son horrible poids existentiel le travail de l'imaginaire :

...
*les vomissures
les sursauts excrémentiels
l'achèvement du bétail humain
l'amoncellement de l'orchestre
l'étaupe étouffée des cris*
...
*et toi tu étais là
Yosselé, trois ans
tu as vu la nuit entière entre en toi*

Alors, en fin de livre, passé le galop halluciné des images, revient s'affirmer dans les cinq dizains décasyllabiques d'un poème significativement intitulé *Murmur*, la même veine baroque, mais cette fois apaisée où, avec celle de Quevedo, s'entendent en écho les grandes voix de notre tradition européenne :

*Ce dur noyau dans tout ce que tu touches
qui exproprie en toi ce que tu tiens
dans tout ce que tu fais cette défaite
ce lit de cendre où tout ce que tu dis,
il te suffit de baisser les paupières
pour arrêter l'incendie et renaître
voir dans l'étang resurgir les étoiles
mais ce n'est pas la nuit qui monte en toi
cette nuit blanche où tout reste à écrire
sur tous ces murs qui murmurent ta mort.*

Oui, "il te suffit de baisser les paupières"... Face à l'irréremédiable qui nous fait taire, Charles Dobzynski a encore le courage, par-delà refus et sarcasmes, de réclamer l'impossible de l'amour et de la vie. Et on aime qu'au milieu de tant de non jetés à la face de la mort ce livre se termine par ce oui. Malgré tout : "Je ne demande rien que l'impossible, que tout près de mon corps endormi celle que j'aime soit le rempart d'une autre vie, qu'elle creuse autour de moi les douves réflexives de la pluie et de la tendresse, que sa parole continue, de lèvre en lèvre, d'être une échelle vers le toujours plus haut, toujours plus vrai, que m'entourent ses bras comme un ressac de l'océan entoure une île au loin perdue..."

.../...



Comment parler de la mort et que lui *faire dire*? Dans ce livre aux résonances *testamentaires*, et à l'instar de sa représentation dans les "dances macabres" médiévales, elle commence par apparaître comme une sorte de personnage horrible et joyeux. "Elle est venue" s'immiscer dans la vie du poète pour lui prendre, à travers l'être cher, une part de lui-même. De sorte que désormais, dans l'imminence d'une transformation en "Statue de sel", "la mort vit en moi", déclare-t-il :

*Nous sommes pacés Mystère du couple
Qu'un rêve soude en nos corps siamois*

Puis voici que la Mort tient un "journal de bord" bien entendu sinistre et cocasse, où fait feu de toutes les situations imaginables en la matière l'humour extrêmement corrosif de l'auteur : "Que clique la denture / de mon mordinateur" ; "Je suis ton faire-part / ton faire peur" ; "sachez / que mon seul régime est bio / je ne me nourris / que de la terre où je dors / et ne bois que le suc millénaire / tiré des grappes de votre fin"... Trois "interludes", d'une tonalité plus grave, et pour l'un d'eux au moins plus politique, sont insérés dans la suite drolatique de ces quarante-trois textes en lesquels l'atroce est donc constamment sublimé par le rire. Dans la quatrième suite, "L'inconnu n'est plus un soldat", surgit la tendresse pour la victime anonyme (de toutes guerres) et l'indignation contre celles-ci :

*J'ai déterré le soldat inconnu
je l'ai sorti de sa réclusion
de son exclusion de la pensée
et du cadastre des cadavres*

Et tout le "voyage" que Dobzynski fait entreprendre au mort ainsi "délivré" est de cette admirable veine. Mais ce n'est rien encore : l'évocation pathétique et grinçante du *kaddish* de "La chambre à gaz" fait monter la figure de l'Absurde, d'où surgit un "Christ errant", évadé de toute théologie connue après la "Tragédie sans divinité" où l'enfer de Dante annonçait la Shoah.

L'emportement oratoire de Charles Dobzynski, son "appel à Moïse" de la neuvième et avant-dernière partie, le caractère en un sens *prophétique* de sa poésie – prophétie de l'inéluctable! – m'a souvent fait penser, malgré sa diversité prosodique, aux *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, tandis que l'apaisement progressif des dernières pages, de "La mort à Venise" à "Je ne demande rien", fait resurgir dans ma mémoire le "Congé du voyageur cérémonieux" par lequel s'achèvent les Stances du funiculaire de Giorgio Caproni. Cependant le tutoiement maintenu à la dernière phrase (d'une très belle prière réduite à de la prose) rappelle que la mort reste l'objet central du "vif" :

Je ne demande rien que cette miette d'infini qui n'a cessé de nourrir mes années de disette, mes années de désert, afin de m'insuffler cette force de t'affronter.

.../...

Cher Charles Dobzynski,

Je dois ajouter ce post-scriptum à ma précédente chronique (*Je est un Juif*, roman, dans *Action poétique* 204) après lecture de ton nouveau livre *La mort à vif*. Décidément, tu n'en finis jamais de nous rappeler quel poète tu demeures. Je ne reviendrai pas sur la qualité, la richesse de ta prosodie, la maîtrise du flux verbal qui est la tienne. Or, cette fois encore le sujet était scabreux. La mort. Mais tu n'as pas succombé à la tentation de le traiter par l'élegie :

J'écrase le raisin de la pitié

nous dis-tu. Tu as réussi quelque chose d'insolite. Donner une figure à cette figure sans visage, *Visage issu de son désert sans rides*. Tu as su recouvrir de paroles, de mots et d'images cet immense corps qui n'a pas de corps, pas de mots. Faire parler ce qui ne parle pas, pour mieux le connaître.

*Oui, je l'admets
Faire parler la mort est imposture*

...

*La mort ne parle pas
elle est hors langage
par nature
hors de loi hors de corps
sans hier sans lendemain
elle n'a d'alphabet
que tous les signes d'une nuit
éradiquée de ses étoiles*

Tu as fait proliférer le langage, c'est-à-dire la vie, "*le vif*" sur cette chose sans nom que nous portons en nous sans la voir, qui est en nous la forme même de l'informe. Tu as su pousser jusqu'à ce point de non-retour la langue même "*criblée de consonnes / comme d'éclats d'obus / ... / devenue imprononçable / étrangère intraduisible*". En somme tu l'as contrainte à se dévoiler, à parler : "*Je suis la langue dérobée / de toutes les affections / affranchie de tous les codes.*" Forcée, en somme, de dire qu'elle est le *vif*.

Et une fois cette étape franchie, ton poème peut alors se libérer, s'élever de la mort personnelle à la Grande mort collective (à partir de la quatrième section : *L'inconnu n'est plus un soldat*) Et là, dans la deuxième partie du livre le poème nous révèle d'admirables moments comme *La mort en train*, puis cette étonnante réussite en prosodie classique : *Le train qui ne passe pas*

*J'attends le train, le train des restes
des grains qu'émiette l'horizon
des espoirs pourris en prison
les mains dont on vola les gestes
les vies qui n'ont plus de raison*

Quant à *La Chambre à gaz - kaddish*, gardons notre silence : c'est un bouleversant hommage aux morts sans visages et sans identités. Ainsi, dans les dernières sections du livre, le poème de la connaissance de la mort, devient poème de la mort bien réelle, bien actuelle, violente, victorieuse, poème de la colère, de la parole prise aux noms de tous les morts de mort violente, ceux que Dante rencontre au Chant V de son *Purgatoire*

*Deh, perche vai ? perche non t'arresti ?
Noi fummo tutti già per forza morti*



et qui se taisent dans *L'appel de Moïse* :

*Elle est le commun dénominateur
de toutes les victimes
celles de kamikases de l'Intifada
celles des embrasements orchestrés de Gaza*

Dès lors le poème peut encore s'élever pour atteindre aux grandes strophes majestueuses et superbement orchestrées de *Murmur* (peut-être le plus beau poème du livre, à mon sens) qu'il faudrait pouvoir donner en entier :

*tu es une île en son tourbillon noir
avec ses faux semblants et ses épaves
Tu crois qu'elle se lave. Elle te noie.*

Et nous conduire enfin à ce final qui est une sorte de non-prière (en prose) en réponse à "Je demande", "Je ne demande pas" dont je ne citerai qu'une phrase :

Je ne demande pas réparation pour dommages collatéraux des utopies, ni la cautérisation de mon passé, ni la remise en état de mon château d'os délabrés et de leurs dominos de vertèbres ébréchées, ni ma reconduite à la frontière du réel pour fausse identité et naturalisation périmée (...)

